

Michel Ouellette

Entrer dans le néant, l'organiser et s'engager dans l'inconnu

Yolande Jimenez

Numéro 76, mars 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42202ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jimenez, Y. (1994). Michel Ouellette : entrer dans le néant, l'organiser et s'engager dans l'inconnu. *Liaison*, (76), 10–12.

Entrer dans le néant, l'organiser et s'engager dans l'inconnu

«Dans le fond, je n'aime pas beaucoup la vie. Je ne suis pas content de l'état du monde. Je n'aime pas les systèmes, structures. Je n'aime pas considérer que la vie est un système. Quand j'étais adolescent, je pensais que la vie était une série d'étapes à franchir, comme à l'école. À tel âge, je vais faire ça; à tel âge, je vais avoir ça. Et après, quoi ? Je meurs et c'est fini ?»

les idées noires et elles sont tenaces. Depuis, la rage de l'adolescent s'est un peu estompée; elle a fait place à une colère plus lucide qu'on retrouve dans la plupart de ses textes.

Pendant que ces camarades de classe rêvaient d'un beau char neuf, Michel Ouellette se préoccupait des choses de l'intellect. Élevé dans le courant punk — le monde est pas beau —, il y participe à sa façon, en commençant très jeune à écrire des textes pas toujours drôles. Adolescent, il écrit plusieurs pièces qui sont montées à l'École secondaire de Smooth Rock Falls, même après son départ.

Timide, distant de nature, Michel Ouellette n'exhibe pas ses blessures comme des médailles. D'ailleurs, ni **Le Ordres du jour** ni **French Town** ne dévoilent à ce point la source de cette mélancolie. On y devine tout au plus un personnage en marge de sa famille et de la société en général.

«J'ai toujours été en marge de la famille et de l'école. À l'école, j'étais la boie. Timide, je parlais à peu de monde et je n'avais pas de blonde. On aurait pu me considérer comme un *nerd*, sauf que je jouais au hockey. Je n'ai jamais senti qu'on me rejetait, mais plutôt qu'on me considérait comme quelqu'un d'étrange. Je pense que ça n'a pas tellement changé.»

Quelqu'un d'étrange serait peut-être exagéré. Ce qui est sûr par contre, c'est que Michel Ouellette n'est pas un personnage facile à cerner. Tantôt l'air sérieux, presque sévère, tantôt moqueur, riant de ses états d'âme. Rien du héros ou de l'auteur à la mode. Il n'écrit d'ailleurs pas pour les autres, ni pour leur plaire ni pour leur déplaire. Qu'on se le tienne pour dit. Si des textes

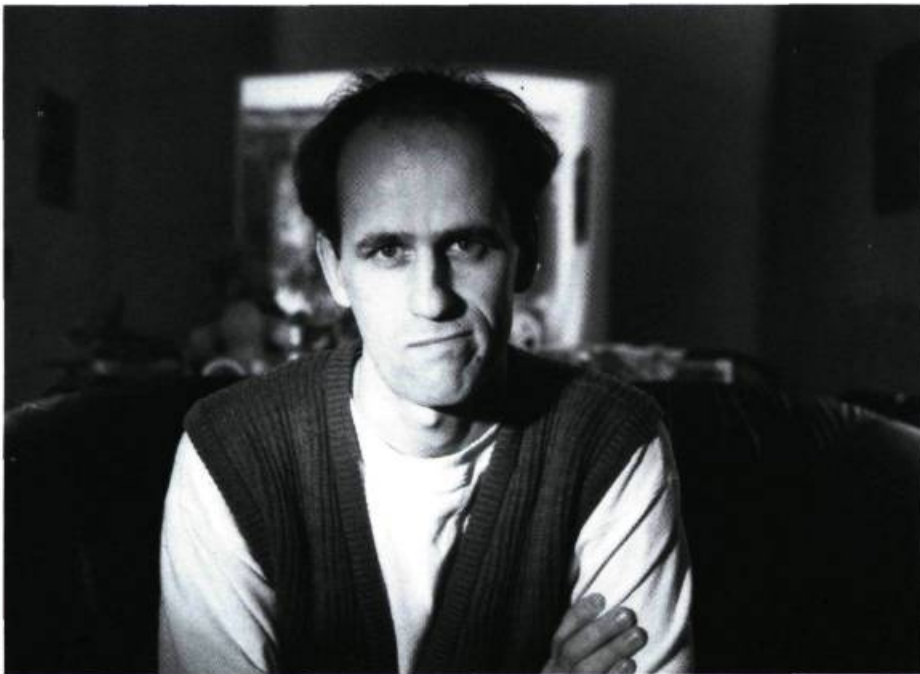


Photo : André Pilon

Je veux qu'on m'aime, mais je trouve que l'amour est meilleur quand il se gagne, quand c'est dur. J'aime autant lancer un défi au spectateur.

Si Michel Ouellette est tout à fait sérieux en prononçant ces mots, cela ne l'empêche pas de rire de ce qu'il appelle ces états d'*adolescent traumatisé* et de relire ses premières pièces en faisant la moue. Beurk ! de s'exclamer l'artiste.

C'est à dix ans que Michel Ouellette tient son premier rôle, celui d'un prince charmant. Quelques années plus tard, en pleine adolescence, un de ses premiers textes est monté à l'École secondaire de Smooth Rock Falls. On y parle, entre autres, du suicide d'un jeune. Le prince charmant a

comme **Les Ordres du jour** et **French Town** en ont dérangé certains par leur ton accusateur, si les gens se sont sentis menacés, c'est leur problème.

«Le théâtre est là pour ça, pour que le spectateur vive quelque chose d'immédiat, quelque chose de positif ou de négatif selon l'école de pensée. C'est sûr que si tu veux avoir du monde dans la salle, tu fais mieux d'être fin. Moi, je veux qu'on m'aime. Mais je trouve que l'amour est meilleur quand il se gagne, quand c'est dur. J'aime autant lancer un défi au spectateur.»

On a l'impression que Michel Ouellette n'a pas fini de nous lancer des défis et, par la même occasion, de s'en lancer. Depuis ses premières pièces, il travaille de plus en plus à polir la forme de ses textes et surtout à sortir des sentiers battus. **French Town** en est un bel exemple. Son dernier texte, monté pour la première fois par le Théâtre du Nouvel-Ontario il y a un an, en a surpris beaucoup par sa forme éclatée. Là, pas d'histoire linéaire, avec un début, un milieu et une fin.

«J'ai un conflit avec le narratif (l'histoire) et les temps intérieurs des personnages. Je veux m'éloigner du narratif et aller vers d'autres terrains. Mais ça me questionne plus profondément. Il y a des chocs d'images entre les deux. Écrire de façon plus mécanique avec un début et une fin, en tant qu'individu, ça te protège parce que tu peux prendre tes distances. Mais si tu t'investis en disant : je rentre dans le néant et je l'organise selon d'autres principes, tu t'engages dans l'inconnu. Ça m'inquiète. Est-ce que je vais avoir le courage ? Est-ce que ça mène à la folie comme chez Van Gogh ?»

Tiens, Van Gogh. Ce n'est pas la première fois qu'il s'est glissé dans la conversation, celui-là. Michel Ouellette, probablement attiré par le destin tragique du peintre hollandais, aime beaucoup Van Gogh. Un peu comme l'artiste qui a peint plusieurs autoportraits, Michel Ouellette considère ses pièces comme autant d'autoportraits. Les différents personnages qui habitent et contredisent

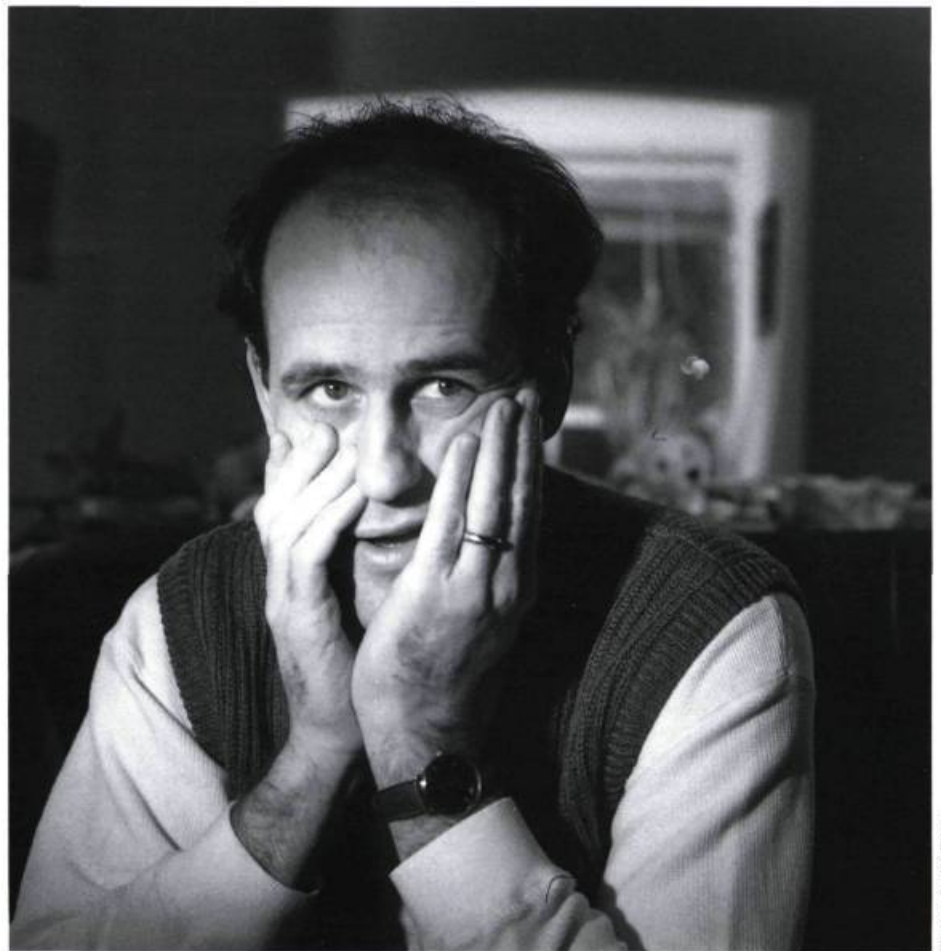


Photo : André Pilon

le dramaturge, on les découvre à travers ces textes.

«Quand j'écris, je me livre, je donne. Bon, vous voyez, c'est ça que je suis; après, vous pourrez rire de moi. C'est un peu comme tendre la main. Quelque part, tu veux qu'on te réponde. Mais il y a toujours des gens qui prennent ça pour une claque et d'autres qui pensent : lui, je veux le connaître.»

Le Nord de l'Ontario — où Michel Ouellette a grandi et qu'il a quitté il y a quelques années pour Toronto — est un de ces personnages. À travers l'écriture, l'auteur exprime un questionnement lié à cet espace-là. «Je traîne le Nord. C'est mon paysage intérieur, probablement parce que je me sens encore proche de mon enfance. Aujourd'hui, je suis au point où je m'en dissocie. J'ai l'impression qu'il y a quelque chose de nouveau qui s'en vient dans mon écriture. Peut-être un changement de paysage.» C'est justement **Barbelés**, pièce relatant l'histoire

Si tu t'investis en disant : je rentre dans le néant et je l'organise selon d'autres principes, tu t'engages dans l'inconnu.

La littérature
est l'expression
de la société,
comme la parole
est l'expression
de l'homme.

Louis de Bonald, *Maximes et Pensées*

Votre libraire vous offre
toute une gamme
d'expressions.


Librairie
Trillium

321, rue Dalhousie Ottawa, Ontario K1N 7G1

(613) 236-2331

de Kapuskasing, qui a lancé Michel Ouellette dans le cadre d'un festival de Théâtre Action, à Ottawa. Cette pièce est remarquée par Michel Marc Bouchard, alors directeur artistique du Trillium; il invitera plus tard l'auteur à mettre en lecture **Les Ordres du jour**. Michel Ouellette fera aussi un stage de dramaturge en résidence au Théâtre du Trillium, puis au Théâtre du Nouvel-Ontario, où il collabore étroitement avec la directrice artistique Sylvie Dufour. «Je me trouve chanceux d'avoir un rapport privilégié avec Sylvie qui m'apporte beaucoup. Les dramaturges qui ont pu aller plus loin l'ont souvent fait parce qu'ils avaient un metteur en scène qui les appuyait.»

Aller plus loin, voilà ce que Michel Ouellette espère faire, s'imaginant écrire encore à soixante-dix ans. Aller plus loin, renouer avec la tradition des grands dramaturges franco-ontariens, c'est aussi ce qu'on attend de Michel Ouellette. La pression est lourde pour le jeune artiste. «Un artiste se définit par son œuvre, par ce qu'il crée. Je sens qu'il y a des pressions, mais je ne sais pas écrire sur commande. J'écris parce que j'ai des choses à exprimer. J'aimerais me tourner vers des textes plus personnels. Mais j'ai l'impression qu'on n'aime pas ça. On dit que ce n'est pas universel. Pourtant, **Le Chien** de Jean Marc Dalpé, qui est à la fois très engagé et très personnel, a rejoint tout le monde. On dit que les textes personnels, ça fait thérapie. C'est peut-être parce qu'on a peur de voir nos propres blessures.»

En ce moment, Michel Ouellette travaille sur un texte coécrit avec Dominic Champagne, en collaboration avec Sylvie Dufour. Il s'agit d'une comédie inspirée du vaudeville, un genre qui apparaît peu propice aux épanchements personnels. À suivre.

yolande jimenez

Merci



Liaison remercie tous ceux
et toutes celles qui ont répondu
à son invitation et qui ont transformé
de glaciales températures en dons
chaleureux.

La revue des arts en Ontario français
est heureuse de pouvoir compter sur
un public lecteur aussi généreux.